Zeitschrift: L'exploitée : organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages

Band: 1 (1907-1908)

Heft: 7

Rubrik: Chez nous

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ple contact avec les ouvrières, à qui elle délivrait les jetons de travail. Nous pourrions continuer de citer des exemples identiques, dans toutes les branches de la production où la femme est entrée.

Elle a droit à toutes nos sympathies, et elle aura sa véritable place dans la vie, en nous aidant à la transformation de cette société marâtre, qui permet pareilles monstruosités. C'est pourquoi, nous les hommes, élargissons notre point de vue, ouvrons-lui bien largement les portes de notre activité commune, où elle apportera son admirable zèle de dévouement et de désintéressement.

Adhémar SCHWITZGUÉBEL.

CHEZ NOUS

La convention de la Fédération ouvrière des aiguilles. — Les pourparlers qui étaient entamés avec les fabricants d'aiguilles se sont enfin terminés par l'entrée en vigueur d'une convention qui, si elle n'est pas à notre entière satisfaction, donne quand même de sérieux avantages aux ouvrières.

Nous avons réglementé la journée de travail, qui aura une durée de dix heures. Les salaires, pour les jeunes filles et les apprenties, ont un minimum qui varie de 25 à 35 francs par mois, selon l'âge. Le mode de travail a été unifié. Nous aurions désiré la paie au mois, nous n'avons obtenu que la paie à l'heure. Le travail aux pièces est toléré pour certaines parties seulement. Les heures de travail seront restreintes s'il y a manque de travail. Le prix minimum pour une ouvrière est de 25 centimes à l'heure. Une augmentation du 10 p. 100 est accordée pour les ouvrières ayant eu un salaire inférieur à 36 centimes à l'heure, et de 5 p. 100 pour celles ayant eu un salaire supérieur.

Ce n'est pas très brillant, mais si l'on tient compte du désordre qui régnait, on voit que nous avons quand même fait un sérieux pas en avant.

La journée de travail est trop longue, surtout pour des femmes; les salaires sont trop bas, comparés au coût de la vie, nous le savons. Mais Paris ne s'est pas bâti en un jour, et quoique nous désirions améliorer notre sort dans le moins de temps possible, il ne nous faut pas être déçues si le premier pas ne nous conduit pas aussi loin que nous le voulions.

Faisons respecter la convention obtenue, et nous reviendrons à la charge dans deux ans. E.

Une bonne boîte. — L'autre soir, passant devant la fabrique d'aiguilles Schmidt et Cie (La Chaux-de-Fonds), je fus appelé par le patron de cette fabrique, qui voulait absolument me faire visiter ses ateliers. Ce que j'ai fait avec empressement et voici ce que j'ai constaté.

1° Que les ateliers étaient aussi hygiéniques que possible.

2° Que les ouvrières étaient tenues à une certaine discipline mais qu'elles n'étaient pas du tout sans liberté.

3° Que la paie était la même que dans les fabriques analogues, voire même plus élevée. E.

(Une fabrique pareille prouve que, sans faire banqueroute, un capitaliste peut très bien améliorer les conditions des ouvriers et ouvrières; les patrons, prétendant que nos revendications les ruinent, sont tout simplement hypocrites; même sous le régime d'une production privée et irrationnelle comme nous l'avons aujourd'hui, c'est chose possible de vivre mieux que la grande majorité d'entre nous, par l'avidité patronale, est forcée de le faire. Mais ce régime capitaliste étouffe les sentiments humains, et les bons patrons sont des merles blancs. — *Rédaction.*)

Travail de taupes. — Quelques membres du Syndicat des horlogers de La Chaux-de-Fonds ne sont pas satisfaits du travail de l'Union ouvrière et voudraient que leur section la quitte sous plusieurs prétextes.

Pour cela, ils ont des listes qu'ils font passer dans les ateliers et invitent ouvriers et ouvrières à signer.

Les délégués de ce syndicat savent que l'Union ouvrière ne fait pas de politique de parti et ne s'occupe que du mouvement économique.

Les quelques vieux grincheux qui ramassent les signatures ont été plus ou moins bien reçus par les ouvrières. Celles-ci, avant de signer, voulaient d'abord qu'ils leur expliquent le pourquoi de ce mouvement (qui se fait par divers moyens...) et prendre des renseignements.

Or, n'étant, comme jeunes syndiquées, pas encore au courant du rouage des syndicats et conscientes des droits que leur inculquent ces derniers, un grand nombre refusèrent de signer.

Fureur des initiateurs, qui prétendent qu'on ne pourra jamais rien faire avec les femmes.

Mais non, messieurs, le syndicat leur apprend à avoir une opinion, et elles la défendent.

Une qui n'aime pas les autoritaires.

Le remède radical. — L'incendie de la rue du Puits, le 17 octobre, a fait trois victimes qui sont de jeunes enfants de 1, 2 et 4 ans environ, morts par asphyxie.

Les deux aînés, voyant le mal (qu'ils avaient probablement provoqué) et ne pouvant sortir du logement, se cachèrent sous le duvet et le troisième, ne pouvant y monter, alla sous le lit. Ce dernier eut une partie d'une jambe brûlée, ainsi que le nez. Voulant se garantir des brûlures, il avait mis ses petites mains devant la figure, et fut trouvé ainsi.

Le public, commentant ce terrible accident, dit : il ne faudrait jamais laisser les enfants seuls; il faudrait cacher les allumettes, etc.

Je suis de cet avis, moi aussi; mais ne sont victimes de ce genre d'accident que les enfants des ouvriers, ceux-ci devant, hommes et femmes, aller à la fabrique pour pouvoir satisfaire les besoins de la vie, ou bien, les femmes, aller en journée ou garder les enfants des riches. Ces derniers, toujours surveillés et promenés, ne peuvent pas jouer avec des allumettes, ni renverser des marmites d'eau bouillante.

Il faudrait donc que la femme, une fois mariée, ne soit pas forcée contre sa volonté à travailler pour les autres gens; mais pour cela il serait nécessaire que l'ouvrier obtienne un gain suffisant pour élever dignement sa famille. Au lieu de crier contre « les mères imprévoyantes », il vaudrait mieux reconnaître enfin le remède radical : *faire que la société, aujourd'hui si mal faite, nous donne les moyens pour que nous ne soyons pas forcées de laisser seuls les enfants.*

Par le syndicat, par la politique *économique* et la coopération, les ouvrières et ouvriers peuvent changer tout ce qui est mauvais. Faisons-le.

Jeanne E., paillonneuse.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Le premier syndicat des servantes, en Suisse, vient d'être fondé à Zurich. C'est le premier pas; bientôt, dans toutes les villes, nous verrons ces organisations se former. Alors les souffrances affreuses de ces serves deviendront publiques et peut-être comprendra-t-on enfin les vraies causes de l'exode dans les fabriques et du manque de servantes.

C'est l'organisation syndicale seule qui peut faire disparaître les conditions de travail rappelant les brutalités du moyen âge, qui n'ont pu être conservées qu'entre ces quatre murs étroits du ménage privé.

Si un beau jour, les jeunes filles pauvres ne voudront plus de cet état de serves — et il y a grand espoir que ce jour soit proche — alors l'humanité se verra forcée de transformer le mode du ménage privé actuel, de ce ménage irrationnel qui absorbe les forces de la ménagère — payée ou non payée — sans fournir un bien-être proportionné aux sacrifices.

Et si un jour toutes les filles et femmes travaillant si durement aux ménages, les unes pour un salaire ridicule, les autres, les femmes pauvres mariées, uniquement pour leur logement et leur nourriture — et bien, si un beau jour ces femmes-là se coaliseront, elles constitueront la force la plus terrible contre la bourgeoisie, contre la vieille société.

Le bourgeois se moque de la grève dans la fabrique; il peut supporter la grève à l'atelier; il a de l'argent en caisse pour longtemps et peut attendre.

Si le tailleur et la couturière font grève et que les sorties de bal ne sont pas livrées en temps utile, le bourgeois et la bourgeoise font la grimace; puis ils se décident à mettre un autre habit, une autre robe — ils en ont tant!

Si l'ouvrier de l'alimentation fait grève, la situation s'aigrit; on aime les petits pains frais, on aime tant de délicatesses... mais on supporte cette grève; on a tant de provisions dans sa maison!

Mais il y a une chose que la bourgeoisie ne pourra jamais supporter — pas un seul jour — *c'est la grève des femmes et filles travaillant aux ménages.* La bourgeoisie ne peut cirer ses bottines, ne pourra faire soi-même ses lits, ne saura blanchir son linge sale — toutefois tout cela pourrait durer quelques jours.

Mais la bourgeoisie est habituée qu'on lui serve son déjeuner et qu'on lui chauffe sa chambre. — Un beau matin, une grève des ouvrières travaillant aux ménages — et la bourgeoisie mourant de faim et de froid, capitulera avant la nuit.

Ils ont donc voté — ceux qui ont le droit de vote — de dépenser environ 50 millions chaque année, 50 millions pour des fusils et des canons, des chevaux de guerre et des automobiles de plaisir, des boutons brillants, des galons d'or et d'argent éblouissant les enfants petits et grands.

Que ces choses soient absolument inutiles, que les coups de fusils et de canons soient toujours tirés dans le vide, que les boutons gardent leur éclat et ne soient jamais ternis de sang, que ces 50 millions, chaque année, soient vraiment jetés par la fenêtre — voilà encore le meilleur des cas possibles.

Mais jugez si ces 50 millions n'étaient pas dépensés inutilement, figurez-vous que ce géant, le militarisme se mette en mouvement, que ses rouages commencent à grincer et que la machine formidable se mette à travailler, à écraser des corps humains — quelle horreur et quels dégâts incomparables alors, en proportion de la somme relativement minime de 50 millions de francs par an!

Mais non, espérons, espérons que ces 50 millions par année seront jetés tout simplement par la fenêtre — espérons que les travailleurs de tous les pays organisés dans des fédérations syndicales communes deviennent bientôt trop intelligents pour s'entretuer sur les ordres des capitalistes, ces hommes qui placent leur argent dans tous les pays, qui font travailler pour leur compte les travailleurs de tous les pays et qui divisent le prolétariat en « peuples » et en « nations » pour mieux l'asservir.

Vraiment, il faut espérer que les travailleurs ne se prêtent plus à la guerre et que les femmes — celles du moins qui travaillent — *ne s'extasient plus devant les uniformes.* Si quelqu'un peut dégoûter l'homme de la guerre, c'est bien la femme raisonnable se détournant d'une brute qui, par son boucher même, se laisse conduire à l'abattoir.

Une femme mariée.

Puisque nous nageons dans l'argent, messieurs; puisque le petit peuple suisse, dorénavant, dépensera 50,000,000; oui, cinquante millions de francs pour des choses dont tout le monde — excepté nos chers maîtres Kohler, Vautier, etc. — pourrait se passer, veuillez donner enfin quelques sous pour nos vieux parents qui ne peuvent plus travailler, pour nos maris qui, en peinant pour leur pain quotidien, ont subi